

## Comment peut-on être Persan?

René Vuillemin-Salducci

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vuillemin-Salducci, R. (1990). Comment peut-on être Persan? *Moebius*, (44), 35–40.

## COMMENT PEUT-ON ÊTRE PERSAN?

René Vuillemin - Salducci

Depuis qu'il a ouvert son *Portait d'un inconnu* de Nathalie Sarraute, il a l'impression de provoquer toutes les curiosités, que tous les regards se sont tournés vers lui et — satisfaits de leur découverte — qu'ils sont restés là, à l'épier. Furtifs. Prêts à se détourner dès qu'il ferait un geste ou que lui-même lèverait les yeux. Impossible d'avoir la moindre certitude. Il n'ose plus bouger, pétrifié par la gêne. Quelle idée aussi de s'être placé juste au milieu du compartiment! De s'offrir lui-même comme pôle d'attraction au lieu de se réfugier modestement sur un côté ou dans un coin. Il s'en veut. Il se foutrait des claques. Lui si timide, si réservé. Le voici cerné de toutes parts par quelques voyageurs qui lui semblent un bain de foule. Le voici noyé dans un verre d'eau devenu océan humain. Et il coule lentement, sans force, sans lutte, il s'enfoncé.

Le compartiment est plein. Il étouffe. Tous ces gens si opulents! Il suffit de deux ou trois trop volumineux pour que tous les placements en soient bouleversés. Que l'un d'eux déborde un peu de l'espace qui lui est attribué et c'est la chaîne entière qui se décale. On se retrouve collé contre l'épaule du voisin, le cou tordu à cause de l'appui-tête qui gêne, et l'accoudoir enfoncé dans les côtes. Et la pression

se répercute jusqu'à rencontrer une autre plus forte qui d'un coup sec fera pencher le bel édifice dans l'autre sens. Au sol, les jambes se croisent et s'entrecroisent dans un ordre savant qui interdit tout mouvement inopiné. Quelques sacs ont été calés dans les espaces vides. Impossible de remettre en question ce magnifique agencement sous prétexte de fourmis dans les jambes ou de tremblements dans le genou. Lui, si nerveux! Il n'envisage même plus un retrait stratégique vers le couloir tant le chemin lui paraît périlleux et semé d'embûches. Ils sont tous condamnés à cette immobilité permanente, liés les uns aux autres, encastrés comme les pièces d'un puzzle, et personne ne s'autorise le moindre mouvement de peur que l'ensemble ne s'effondre. Que la Baliverna s'écroule à nouveau. Qu'il faille tout recommencer.

Il était arrivé, discret, poli... Scusi! Scusi! Permesso!... On l'avait laissé s'installer, tranquille, sans marque d'hostilité. On s'était écarté gentiment sur son passage. Mais le piège s'était refermé sur lui. Il était maintenant résolument entouré. Devenu leur proie. Soumis. Quoi que fassent les autres voyageurs, quelles que soient leurs intentions, le regard est forcé de se reporter à un moment ou à un autre au centre du compartiment à la recherche d'un peu d'espace. Seuls ceux qui sont près de la fenêtre ont la chance de pouvoir s'évader du lieu. Pour les autres, il n'y a pas d'issue. Lassés de scruter la surface de cloison juste devant eux, ils laissent errer leurs regards de-ci de-là, intrigués par le moindre détail.

Le Lombardie-Express a quitté Venise depuis une heure à peine et déjà l'ennui est partout qui envahit peu à peu l'endroit. Que faire? Le compartiment est bondé. L'immobilité contraignante. On suffoque. «Pourvu que je ne les aie pas jusqu'à Paris!» pense-t-il. Il se rassure. La plupart de ses voisins descendront à la prochaine grande ville. Milan ou Turin. Au pire, juste avant la frontière. Si peu de bagages. Si peu équipés. Qu'iraient-ils faire en France?

Et tout à coup cette impression. Qu'on le regarde. Qu'on l'observe. Le silence est trop grand. L'immobilité trop parfaite. Et même s'ils ne se disent rien, il sait qu'ils s'interrogent. Il devine leurs pensées. Et brusquement —

d'abord il n'y croit pas, tend l'oreille, surveille, et puis il en est sûr — l'un d'entre d'eux commence. Il ne sait pas lequel tant cette intervention est discrète.

«E Francése?» Il adopte l'attitude réservée de celui qui feint de ne pas comprendre qu'on parle de lui. Ne réagit pas. Le visage toujours penché sur son livre. Et puis les mots se font plus nombreux, plus pressants, plus forts. «E Francése?» Il ose un sourire discret. Très mince. Juste pour éviter de répondre, pour faire savoir qu'on a compris mais qu'on ne désire pas mener la conversation plus loin. Puis se retire, prend un air distrait. Pourtant ils prennent ça pour un encouragement, un signe qu'ils interprètent selon leur volonté. Ils insistent. Ils se croient tout permis. Ils sont maintenant plusieurs. Ils parlent tous à la fois. Ne le quittent pas des yeux. Les mêmes mots. Les mêmes regards. «E Francése!» Pour couper court à leur curiosité, il décide de répondre. Il leur jette ça en pâture. Juste un mot lâché négligemment sans même se détourner du livre. Il dit que oui : «Si, Francése!» Et à nouveau reporte son attention, tente de penser à autre chose. Mais là n'est pas leur volonté. Pensez-donc! Il a parlé. Il a rompu le silence. C'est un nouveau contrat qui s'instaure. La pompe est amorcée et le débit à présent doit couler à flots. Il doit continuer. Il s'est aventuré hors de ses protections et connaîtra en retour la rigueur des combats. On le presse. On s'approche. Chacun se fait plus envahissant. Plus dangeureux. Ils veulent poursuivre. L'acculer à ses dernières extrémités. «Francése! De Paris? Paris?» C'est devenu un véritable brouhaha. Partout autour de lui se heurtent les mêmes chocs sourds. «E Francése!» Et les mêmes interrogations. «De Paris?» On lui demande sa provenance comme un parfum, une robe en soie, un objet de luxe qui attend son label «made in Paris» pour être authentifié et finalement reconnu. Il recule. Ses épaules se collent à la paroi métallique derrière lui, mais conscient de l'impossibilité de leur échapper plus, il se décide à réagir. Sa voix se fait alors encore plus faible, plus indistincte. Il avoue. «Si! De Paris! Parigi!»

Impossible de l'entendre vraiment tant les mots sont étouffés, comme retenus dans sa gorge, bloqués par on ne sait quelle crainte. Mais les autres ne se laissent pas abattre

pour autant. Ils ont lu sur ses lèvres, deviné, compris. Peut-être à ce signe involontaire de la tête qu'on fait souvent en acquiesçant, comme un automatisme. Ils sont tous d'accord pour voir encore là un nouvel encouragement. Et s'approchent. Et se penchent sur lui. Le touchent presque. Il sent leurs haleines qui se répandent, transformant l'air autour de lui en une buée malodorante qui lui colle à la peau. Il sent leurs postillons quand ils s'agitent, projetés de leurs lèvres déformées par les grimaces, sur son visage exposé. Qui s'y écrasent et éclatent ensuite comme de petites bulles de savon sans qu'il puisse les essuyer. Il sent une nausée dans tout son corps. Et toujours les mêmes exclamations répercutées à l'infini. «Parigi! Parigi!»

Le bruit du train n'est même plus perceptible tant l'agitation augmente. Ils sont au comble de la joie. La curiosité en éveil. Et il y en a toujours un qui parle à peu près français. Qui devient le porte-parole des autres. Qui traduit dans son langage les questions et les réponses. Qui insiste. S'éternise. «Ah! Paris! Quelle chance...! Quel rêve...!» L'autre confirme. Opine poliment de la tête, cherche toujours un moyen d'interrompre l'interrogatoire, de passer à autre chose. Mais les questions se renouvellent sans cesse, plus précises, et cernent toujours de plus près le débat. Impossible de s'en débarrasser. Le pilonnage insensé reprend son rythme fou... Et de quel arrondissement, s'il vous plaît? Le 1<sup>er</sup>, le 7<sup>ème</sup>?... Le 8<sup>ème</sup>, le 16<sup>ème</sup>... Ah, ce sont les plus beaux!... Oui, oui!» Il n'est même plus besoin de répondre. Les propos s'enchaînent tout seuls. Partout on s'agite. On se pousse du coude. Certains veulent qu'on traduise, soupirent de félicité à la moindre révélation. L'un d'entre eux vient à peine de comprendre. Comme endormi jusqu'alors il s'éveille en sursaut. On lui re-explique tout. La situation... On repart à zéro... «E Francése! Si, Parigi!» On en rajoute, quelques détails supplémentaires. Et lui n'en croit pas ses oreilles. Tourne son regard vers l'objet de tant de sollicitude. S'abîme en contemplation. Prend un air béat. Se retrouve lui aussi confronté au même sourire poli, gêné. Leur empressement crée une respiration collective, saccadée. De plus en plus violente. Qui augmente avec le son des voix, avec leurs gestes. Rapides. On dirait des enfants qui tripot-

tent dans tous les sens leur nouveau jouet, qu'ils abandonneront plus tard lorsqu'ils le connaîtront par coeur. Quand ils l'auront bien usé, bien poli, cassé peut-être même!

Et leur curiosité renaît. Les mêmes questions... «Alors, le 1<sup>er</sup>, hein? le 2<sup>ème</sup>, le 7<sup>ème</sup>, hein? Le! 8<sup>ème</sup>, le 16<sup>ème</sup>...» Leurs regards s'orientent tous vers le même visage qui se sent transpercé par des piques invisibles. Ils sont là, hale-tants, attendants sa réponse, suspendus à ses lèvres, oreilles grand ouvertes, prêts à s'extasier... «Ah, Parigi! La France! Un rêve...» L'italien et le français se mêlent et se confondent. Et plus les marques de résistance s'effacent devant eux, plus ils se sentent forts et sûrs de leur réussite. Déjà victorieux. Ils se rapprochent toujours. Là, tout près. Se confondent en une masse compacte, unie, étrangère, ennemie. Et parallèlement, l'autre se sent de plus en plus faible, complètement impuissant, menacé, proie abandonnée, déjà victime. Comment leur dire? Comment leur avouer? Peut-être vaudrait-il mieux annoncer un faux numéro... Leur cacher la vérité... Mais non. Impossible. Ils découvrirait son mensonge et la vengeance serait terrible. Ils sauraient. Ils savent tout. Toujours. Un jour ou l'autre ils savent. Il est obligé de parler.

Les questions reprennent. «Le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>ème</sup>, hein? Le 7<sup>ème</sup>, le 8<sup>ème</sup>, hein? Hein? Le 16<sup>ème</sup>, hein?» Ils annoncent les numéros dans n'importe quel ordre comme sortis d'un grand sac où ils piocheraient au hasard, comme au Loto ou au Tac-O-Tac. Comment répondre? Comment prononcer ce mot dont il ne connaît même pas la traduction en italien? Et leur réaction! Quelle sera-t-elle leur réaction? Peu à peu le malaise se transforme en peur. Il commence à trembler. Il sent une fièvre dans son corps. Ses vêtements sont humides, collés contre sa peau. Il aimerait s'essuyer le front. Frotter son dos. Il n'en a pas le courage. De même que s'il voulait répondre, il en est sûr, les mots s'étrangleraient dans sa gorge. Sans voix. Autour de lui le manège continue. «Le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>ème</sup>?» Il voudrait fuir, disparaître, s'éclipser sur la pointe des pieds. «Le 7<sup>ème</sup>, hein, le 8<sup>ème</sup>?» Quitter cette scène de mauvais théâtre. Renoncer. Il cache à moitié son visage dans son livre. S'en sert comme d'une muraille qui le protégerait et le couperait de l'extérieur. «Le 16<sup>ème</sup>,

hein?» Panique de plus en plus. S'affole. Cherche des yeux un ultime refuge. Et devant l'évidence de l'impasse, se décide. Se jette à l'eau... Alors plus rien. Le silence. Lourd, épais. Qui envahit l'espace. La transition est brutale et ce calme tout à coup inquiète plus qu'il ne rassure. Annonce l'horreur. Un choc terrible. Une aberration.

C'est sorti. C'est dit. Il a parlé, tout craché. Vomi sa faute au beau milieu de ses juges. Jeté là comme un gros pet, une crotte infâme dont on se détournerait aussitôt. Et qui pue. Et qui soulage. Il goûte au repos de celui qui vient d'avouer quelque chose de grave, qui s'est débarrassé d'un corps étranger qui lui faisait mal. Il respire, soulagé, et reste maintenant dans l'attente du pardon, d'une absolution définitive. Il songe déjà à une réhabilitation officielle en présence de toutes les sommités réunies. Pourtant ça n'a pas été facile. Peut-être qu'il n'aurait jamais osé s'il avait réalisé l'ampleur de son geste, les conséquences de ses mots. Il a pris une toute petite voix, le même murmure qu'il produisait à chaque fois qu'il s'adressait à eux. Une voix tremblante, hésitante, saccadée. Il a juste lâché un mot, bien isolé, bien articulé, pour qu'ils ne comprennent pas tout de suite. Pour qu'il ait le temps de se protéger... *Ban...*! Pour qu'ils ne réagissent qu'après... *li...*! Pour les assommer une bonne fois pour toutes... *eue...*! Et le mot résonna dans sa tête comme un glas puissant... «Banlieue!»

L'effet a été immédiat. Personne n'avait traduit mais ce mot avait soudain une internationalité surprenante. Un sens évident. Qui s'imposait. Qui coulait de source. Le silence donc. Leurs gestes se sont arrêtés. Il a vu leurs mains se poser calmement sur leurs genoux. Les regards s'éteindre et les mots s'effacer. Dégoûtés. Et en même temps qu'ils reculaient, qu'ils reprenaient leurs places et leurs distances, leur respiration diminua et retrouva son rythme paisible.

Le paysage tout à coup semblait révéler des charmes inconnus et inexplorés. Tous prenaient soudain conscience d'un retard par rapport à lui, qu'il s'agirait de rattraper au plus vite. Les regards s'échappèrent simultanément par la fenêtre, s'évadèrent vers l'extérieur, s'enfuirent. Et tandis que, l'esprit libre, il se replongeait enfin dans son Sarraute, le train filait dans la campagne lombarde et le rapprochait toujours plus de ses banlieues inavouables.